

Yves St-Arnaud
RENDEZ-VOUS AVEC LA MORT
JOURNAL D'UN DERNIER TOUR DE PISTE
Montréal, Liber, 2020, 152 p.

Hans-Jürgen Greif
Université Laval

Au début mai, un homme de 76 ans, veuf, athée, en bonne forme physique, décide de se suicider. La vie a cessé de lui apporter du plaisir ; il craint que, dans un avenir rapproché, il ne sera plus en mesure de prendre des décisions qui donneraient encore un sens à la fin de son existence. Il a choisi l'endroit sur le lac, où l'eau atteint sa plus grande profondeur. Au moment où il veut se laisser choir, un chien hurle une plainte, au loin. L'homme imagine alors la tristesse de ceux qu'il laissera derrière lui et qu'il n'a pas informés de son intention. Il repousse sa rencontre avec la mort, rendra visite aux proches pour leur dire adieu. Il se donne six mois pour discuter et écouter l'opinion de son entourage concernant son projet et, surtout, obtenir leur avis sur le droit de mourir. Il fixe la prochaine rencontre, décisive, au 2 novembre suivant, jour des morts. Il entreprend ainsi son « dernier tour de piste » et rendra visite à un collègue, à sa sœur, au frère cadet, au beau-frère, à son meilleur ami d'enfance.

Ses interlocuteurs prennent deux positions opposées : tous, sauf un, rejettent le suicide. N'oublions pas que la notion de « l'aide à mourir », une forme de suicide assisté pour des raisons humanitaires, vient tout juste d'entrer dans le vocabulaire courant au Québec¹. Les plus fortes objections viennent du côté de la morale. La plupart des personnes rencontrées ne comprennent pas qu'un homme, même s'il a

¹ Voir notre compte rendu dans cette rubrique : Pierre Viens, *Les visages de l'aide médicale à mourir*, Québec, PUL, 2017. Le narrateur et ses visites dans le présent essai de l'auteur ressemblent à Alain Leroy, personnage clé du film *Le feu follet* de Louis Malle (1963), ressemblance soulignée par St-Arnaud.

turné le dos à l'Église, puisse concevoir le plan de s'enlever la vie, cadeau du Ciel, alors qu'il devrait se réjouir de vivre des petits plaisirs au quotidien. On tente de le rassurer : avançant en âge, il ne sera pas un fardeau pour personne ni pour la société ; le système de santé au Québec est suffisamment rodé pour garantir une vieillesse heureuse ; nul besoin de croire qu'une fois devenu trop dépendant de son entourage, il ne sera pas en mesure de prendre ses propres décisions. Toutes ces affirmations plus ou moins fondées, l'homme ne les accepte pas, il connaît mieux la réalité. Quand son collègue comprend le dessein du narrateur, il est profondément perturbé et choqué, et lui envoie promptement la police, qui l'avertit : il doit se conformer au mantra de la société, sauver des vies à tout prix². Dans ses recherches, l'homme apprend que les psychologues, médecins et toute personne mise au courant qu'un individu exprime des intentions suicidaires doivent le rapporter aux « autorités compétentes ». (Les notaires ont le privilège de n'être pas soumis à cette règle.) Alors, ne vaut-il pas mieux se taire et se supprimer sans crier gare ?

Au fil des discussions, dont les plus ardues demeurent celles avec son jeune frère et sa sœur, se dessine le noyau au centre des réflexions de l'homme : le suicide est-il le « meurtre de soi », comme le soutenait Kant dans *Le fondement de la métaphysique des mœurs* (1785) ? Contrairement à lui, et plus proche de nous, André Comte-Sponville soutient dans son *Dictionnaire philosophique* (PUF, 2001) : « Se suicider, c'est choisir non la mort [...] mais le *moment* de sa mort. » Quelques lignes plus loin, le philosophe français résume la préoccupation du narrateur : « Dans la mesure même où l'on me reconnaît le droit de disposer de ma vie, on doit me reconnaître celui [...] de ma mort. *Le suicide est un droit parce que la vie — sauf dictature des prêtres — ne saurait être un devoir.* » (Je souligne.) Mais la société, tout comme la religion, continue à considérer le suicide comme un « non-choix »,

² Depuis 1972, le suicide n'est plus considéré comme un acte criminel au Québec.

même si la loi le permet. Selon la sœur du narrateur, croyante, la vie est sacrée, un don de Dieu ; son frère n'a pas le droit d'en disposer.

À partir de cet entretien, le narrateur entreprend des recherches poussées qui l'amènent à examiner de près certains volets de l'important débat actuel sur le suicide, souvent mené en sourdine et en parallèle avec l'aide à mourir. Suit une longue liste de lectures, allant de *L'encyclopédie sur la mort* et les définitions/typologies de la mort³ à l'essai *Le choix de l'heure ; ruser avec la mort ?* de Luce Des Aulniers et Bernard Joseph Lapointe⁴ en passant par Jean-Claude Bologne, *Une mystique sans Dieu*⁵. Peu à peu, le narrateur se perd dans les méandres entourant le suicide et le débat sans fin parce qu'il lui manque le plus grave argument, avancé par les défenseurs de l'aide à mourir : les douleurs physiques avant la mort. Même dans le livre à succès d'Atul Gawande, *Nous sommes tous mortels*, le chirurgien états-unien évite de répondre à la question du narrateur, malgré l'effarante déchéance de l'humain vieillissant⁶. Devant cette réalité, comment assurer au malade qu'il aura une bonne fin de vie au lieu d'une bonne mort ? Pour Gawande, il n'est pas question d'aider une personne bien portante à mourir car ses « souffrances psychiques » sont habituellement « temporaires ». Selon lui, la vie appartient à la société. Il n'accepte que le passage des soins intensifs à d'autres, palliatifs, si les médecins prévoient une mort prochaine.

La dernière rencontre, la plus difficile, si l'on exclut celle avec son jeune frère, demeure celle avec son ami d'enfance qui se trouve dans la même situation que le

³ http://agora.qc.ca/thematiques/mort/categories/suicide/definitions_et_typologies

⁴ Montréal, Éditions Somme toute, 2018. Voir le commentaire de Marie-Pier Beauséjour dans cette rubrique. L'anthropologue Des Aulniers est l'auteure d'un récent ouvrage, *Le temps des mortels. Espaces rituels et deuil*, Montréal, Boréal, 2020. Lapointe est médecin, connu pour ses interventions dans les soins palliatifs.

⁵ Paris, Albin Michel, 2015.

⁶ Paris, Fayard, 2015, p. 51-56.

narrateur : il se sent sur le déclin, tant physiologique que psychique. Son mal principal : l'ennui. Il ne vit que pour les repas, la sieste et le coucher. Il souhaite « une mort prochaine et sans histoires ». Sans approuver et sans rejeter le projet de l'ami, il n'a ni la force ni le courage de passer à l'acte. Au fil de leurs discussions, ils évoquent la possibilité d'entreprendre une campagne auprès de politiciens, susceptibles de promouvoir leur cause, dans le but d'obtenir l'aide à mourir (comme aux Pays-Bas et en Suisse) sans dépendre de la seule discrétion des médecins. Afin de donner du poids à leur demande, le narrateur consulte plusieurs ouvrages importants, comme *La dernière leçon* de Noëlle Châtelet⁷ et *La mort heureuse*, du théologien suisse Hans Küng (qui vient de mourir le 6 avril dernier, à 93 ans)⁸. Ces deux livres se résument en une citation de Küng, devenue célèbre pour avoir causé un scandale en Allemagne : « J'ai le droit, le moment venu, de décider quand et comment je vais mourir », basée sur sa réflexion que Dieu, bienveillant, permet à l'homme souffrant de douleurs insupportables de mettre fin à ses jours. Cependant, si les détracteurs de Küng avaient lu plus attentivement son essai, ils auraient remarqué l'ajout par l'auteur de plusieurs mises en garde à son énoncé : il ne choisirait pas la mort s'il était plus jeune, s'il avait de la famille, si le destin le frappait durement (l'histoire de Job refait surface).

Un dernier auteur important s'ajoute : le sociologue et philosophe allemand Hartmut Rosa, professeur à l'Université Friedrich-Schiller d'Iéna, qui a créé les concepts des « résonances » et de « l'accélération sociale »⁹. Le premier, moins

⁷ Paris, Seuil, 2005. Dans ce récit, une femme de 92 ans demande à ses enfants de la supporter dans son désir de mourir. En 2015, la même maison d'édition a publié *Suite à La dernière leçon*, une réflexion de l'auteure sur l'adaptation au cinéma de son récit.

⁸Hans Küng (1928-2021). L'essai *La mort heureuse* a été publié en 2015 à Paris, au Seuil.

⁹ Cinq essais de Rosa ont été traduits en français, dont *Résonance : une sociologie de la relation au monde* (Paris, La Découverte, 2018) et *Rendre le monde indisponible* (2020), chez le même éditeur.

connu que le second, signifie, *grosso modo*, les relations avec autrui : si l'individu n'est plus connecté au monde, il se sent aliéné et éprouve son corps, ses sentiments, comme s'ils étaient extérieurs et détachés de lui. Il cesse de communiquer, devient muet. À la suite des ouvrages de Rosa, le narrateur se pose la question suivante : « La souffrance d'imposer un deuil de relation à mon ami, à ma sœur et à mon frère deviendra-t-elle plus grande que la souffrance anticipée d'une vieillesse pitoyable ? » Mais, tout compte fait, l'homme se sent apaisé : s'il s'était suicidé en mai, il aurait causé du chagrin à ses proches ; en l'absence de son cadavre, le deuil aurait été difficile. Demeure sa plus forte déception : la société et ses proches sont d'avis que sa vie ne lui appartient pas. De nos jours, la vie de l'humain est si importante qu'elle se trouve sacralisée par la promesse d'immortalité après la mort physique. Par conséquent, la peur de la mort est le prix à payer pour notre finitude. Elle mène à la question suivante : pourquoi n'apprenons-nous pas aux jeunes enfants que tout ce qui vit va mourir, et qu'il n'y a pas de naissance qui n'aboutisse à la mort ?

La solidité des recherches effectuées par Yves St-Arnaud, professeur émérite de l'Université de Sherbrooke, est remarquable. Quant à la forme choisie, celle d'un journal-essai, elle reprend un *topos* bien connu, celui du manuscrit d'un inconnu qui a rédigé des notes dans lesquelles il indique qu'il veut quitter de plein gré sa vie, dénuée de sens. Ce « hasard », qui livre le canevas à une étude plus approfondie, rédigée par l'auteur, donne lieu à une discussion sur la problématique trop peu discutée encore et qui, je le crains, ne sera pas terminée de si tôt — les débats seraient interminables. D'ailleurs, l'auteur en est conscient. Cependant, d'une rencontre à l'autre, les arguments du narrateur, bien connus du lecteur, demeurent les mêmes.

Un resserrement du texte aurait été souhaitable. Les contre-arguments les plus importants, anticipés par le narrateur, lui viennent de ses proches qui cherchent à invalider la prémisse du droit à la mort. Curieusement, l'auteur laisse au lecteur le choix de décider si le défenseur de ce droit a suivi ou non son « intuition du dernier

moment » et s'il va « compléter le voyage », le 2 novembre. Après les constats initiaux du narrateur, réitérés maintes fois, cette question n'est guère aléatoire après le recours à des ouvrages littéraires et universitaires qui militent majoritairement pour le droit à mourir. Du début à la fin, le texte demeure l'apologie, voire l'éloge, d'un geste souvent décrit et apprécié depuis l'antiquité gréco-romaine et l'école stoïcienne, en passant par des époques très différentes de la nôtre, mais dont chacune a laissé des traces tangibles dans notre culture actuelle.